

Les jours se suivent

Volume 5, Number 2 (26), March–April 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30221ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1963). Review of [Les jours se suivent]. *Liberté*, 5(2), 165–175.

Les jours se suivent

INJUSTICE DES CONCOURS LITTÉRAIRES DU QUÉBEC

"M. Georges Lapalme, ministre des Affaires culturelles du Québec, a fait connaître les règlements des concours littéraires et scientifiques pour 1963." Ainsi commençait le communiqué publié dans les journaux du 8 mars 1963.

Ces concours comprennent quatre sections: a) littérature d'expression française; b) littérature d'expression anglaise; c) sciences morales et politiques; d) sciences de la nature. Dans chaque section, trois prix d'un montant total de \$8500.

Le Québec reconnaît ainsi à la littérature d'expression anglaise la même importance qu'à la littérature d'expression française. Avec une toute petite restriction, cependant; continuons à lire le communiqué officiel: "Tout citoyen canadien peut participer à ces concours s'il présente un ouvrage en langue française. L'auteur d'un ouvrage en langue anglaise n'est admissible que s'il habite le Québec depuis au moins cinq (5) ans".

Les écrivains d'expression anglaise habitant le Québec publient environ une quinzaine d'ouvrages par année. Les écrivains d'expression française du Canada tout entier publient, bon an mal an, plus de cent cinquante ouvrages. Le Ministère des affaires culturelles, croyant sans doute que son rôle consiste à favoriser l'épanouissement de la littérature d'expression anglaise au Québec, place les deux groupes sur un pied d'égalité.

Mais pourquoi le Ministère demande-t-il aux écrivains de langue anglaise d'habiter le Québec depuis au moins cinq ans? Que vient faire cette forme de discrimination, quand on sait que plusieurs des écrivains de langue anglaise sont des néo-canadiens? Le Québec aurait-il des frontières à notre insu?

Pourquoi faudrait-il habiter le Québec depuis cinq ans pour prendre part à la vie culturelle du Québec? Si, demain, j'allais habiter Vancouver et à supposer que la Colombie dite Britannique

ait des concours littéraires, et à supposer que dans cette province canadienne, la langue française soit tolérée au même titre que la langue chinoise, je sentirais qu'on commet une injustice à mon égard en me refusant de participer à ces concours littéraires parce que je suis dans la province depuis trop peu de temps. Un citoyen canadien est citoyen canadien partout au Canada, un canadien-français est chez lui partout, à Vancouver, Calgary, Toronto, Montréal ou Moncton, nous répètent les chefs politiques et tous les responsables d'associations nationales. Alors?

Le texte officiel du Ministère des affaires culturelles comporte aussi une autre contradiction: pour participer à ces concours, un écrivain d'expression française doit être citoyen canadien; mais pour un écrivain de langue anglaise, le Ministère n'exige pas la citoyenneté canadienne. C'est un geste vraiment touchant.

Pourquoi, nous demandons-nous, le Québec devrait-il donner trois prix aux écrivains de langue anglaise quand les prix du gouverneur-général ont toujours été réservés aux auteurs de langue anglaise uniquement, jusqu'à ce que le Conseil des Arts du Canada prenne l'affaire en mains, il y a trois ou quatre ans, et crée deux sections égales en tous points? Pourquoi le Québec devrait-il donner des prix aux auteurs de langue anglaise quand les autres provinces du pays n'offrent des prix ni aux auteurs de langue française ni même aux auteurs de langue anglaise? Pourquoi le Ministère des affaires culturelles pousse-t-il l'inconscience jusqu'à accorder la même importance, au Québec, à la littérature d'expression anglaise qu'à la littérature d'expression française?

Avant de nous prêter, à la suite de notre étonnement, des intentions quelconques, j'aimerais que l'on nous expose la situation du français à travers les neuf autres provinces du pays. Il ne s'agit pas de répondre à une injustice par une autre injustice, je le sais bien. Nous souhaitons que la littérature d'expression anglaise se développe et s'épanouisse au Québec. Mais nous croyons aussi qu'elle n'est pas égale, ici, ni qualitativement ni quantitativement à la littérature d'expression française. Aussi longtemps que le Ministère des affaires culturelles du Québec accordera aux deux littératures la même importance, nous croirons qu'il commet une injustice envers les écrivains de langue française.

A toutes ces questions, il s'en ajoute une autre que LIBERTE avait dénoncée l'année dernière: la confusion des genres. Un roman, un recueil de poèmes et un essai sont mis sur le même pied,

à l'intérieur de chaque section. C'est un autre non-sens de ces règlements.

Le montant des prix, cependant, est fort appréciable: sur ce point, nous n'avons qu'à féliciter le Ministère.

J.-G. P.

LETTRE AUX JEUNES ECRIVAINS CANADIENS

Ce n'est pas la première fois dans l'histoire qu'un peuple trouve, tout à coup, sans raison précise, sa maturité intellectuelle, comme au coin d'un livre, ou entre les images d'une longue phrase où se bousculent des notions admises depuis toujours mais sur le point — sait-on pourquoi? — de se rompre. Vous avez, écrivains de trente ans, là-bas, au Canada, élevé une voix rauque, insatisfaite, à la mesure de ce siècle qui s'ennuie et ne peut pas se résoudre à s'accepter ni à se plonger dans la grande révolte. Qu'êtes-vous pour vous-mêmes, ou pour vos voisins du Canada: ces compatriotes que vous devez aimer et détester à la fois.

Je vous le dirai franchement: cela m'est bien égal. Ce que je veux de vous ne concerne pas le Canada, petite puissance, désert humain, brave pays. Ce que je suis prêt à admirer en vous, c'est votre particularité élevée à l'échelle de la planète. Je sais déjà que six ou sept d'entre vous sont faits pour de telles envolées. Dire que vous n'êtes pas des Canadiens, pour assurer votre indépendance d'hommes capables de penser à autre chose qu'à vos racines immédiates, voilà déjà un acte de courage: il faut toujours chiffonner l'horizon et parler au nom des Zoulous, c'est-à-dire de moi, d'eux, de n'importe qui. C'est une affaire de dignité spéciale: la rage et l'appétit.

Donc s'évapore le Saint-Laurent. Vous ne voulez pas non plus être des Américains qui obéiraient aux Américains: ceux-là qui, fabriqués à l'emporte-pièce, croient dans le souverain bien, au sud de vos frontières. C'est valeureux: se plier à la loi d'autrui, signifie abdiquer. Vous refusez aussi des d'être des Britanniques. Bravo: pas d'arrière-garde dans la lâcheté. Inutile, à vos yeux, de revenir à la France: la France, vous savez, c'est la Byzance ventripotente qui parle d'universalité comme elle parle de roque-

fort. Pas Russes non plus, ni Chinois; je vous entends crier que le refus est plus sain que la définition de la cause, celle-ci étant déjà dans celui-là.

Chercher, c'est bien ce qui vous incombe, dans la belle souffrance des peuples qui n'ont jamais eu de justification solide. Vous avez peu de chose à défendre. Vous pouvez donc dire avec plus de force ce que vous ne voulez pas. Vous êtes d'importation ou d'imitation, ce qui vous donne tous les droits sauf celui, très banal, au bonheur. Vous devez d'ailleurs en avoir assez de vous enfermer à double tour dans le bonheur des autres. Vous naissez au chaos; c'est dire que quoi que vous fassiez, vous aurez toujours l'air de vous inventer un ordre.

Je vous l'assure égoïstement: il me plaît que votre désarroi s'exprime en français et que vous puissiez par conséquent m'apporter un frisson nouveau dans ma langue. La colonie donne des leçons de liberté à la mère-patrie: on devrait pouffer de rire devant une formule de ce genre, et pourtant... Vous n'êtes pas sur les chemins de l'invasion. Parmi les survivants de la guerre à venir, vous serez ceux qui parlent français. Vous nous lirez — je veux dire: vous me lirez — quand je serai, quand nous serons pulvérisés parce que l'on nous prendra pour cibles. Alors, soyez plus neufs, plus importants, plus durables que nous. Je vous souhaite que cette affreuse perspective vous hausse à votre vrai niveau. En attendant, vous aurez de délicieuses insomnies. La responsabilité, cela fait des trous dans le ventre.

Alain BOSQUET

SEGREGATION

Vous savez évidemment que notre premier ministre a choisi de nous servir une politique de grandeur, comparable à celle de de Gaulle.

Ce que vous ne savez peut-être pas — cependant — c'est la lutte acharnée que se font le premier ministre de l'Etat du Québec et le président de la République française.

Ils ont en effet imaginé un jeu: celui des formules qui passeront à l'histoire.

Quand de Gaulle un jour parla "d'un quarteron de généraux factieux", cette description fut partout reproduite. Lesage fit alors un discours remarquable dans lequel il parla le premier et pour la première fois de la "possession tranquille de la vérité"... formule qui eut trois mois de succès. Mais de Gaulle, depuis, en a trouvé bien d'autres, et c'est peut-être pourquoi Jean Lesage l'autre jour s'est dit qu'il l'aurait au tournant: en parlant anglais... Sa dernière trouvaille fut donc cette question:

— What turmoil can we expect?

Pouvait-il trouver plus joli mort que turmoil? Mot juteux, inoubliable et qui sent la bonne éducation...

Mais si la formule est heureuse, ce qu'elle cache l'est moins.

Ce jour là le premier ministre écoutait une délégation venue le prier de préparer une législation contre la ségrégation.

Vit-il, en un éclair, les batailles des soldats de Kennedy dans le sud des Etats-Unis? Vit-il tout à coup nos rues envahies de racistes assoiffés de sang?

Ce que nous savons, c'est qu'il ne se sentait pas en sécurité.

— What turmoil can we expect?

— Quel bouleversements pouvons-nous craindre?

C'est que notre premier ministre ne se fait pas d'illusions sur la blancheur de l'âme du Québec. Car ce pays que les ligues du Sacré-Coeur disent saint et tout entier consacré à Dieu, a pris depuis quelques années des habitudes secrètes de racisme.

Tant qu'il ne s'agissait que de clubs privés fermés aux juifs ou aux canadiens-français, nous n'en étions qu'à nos premiers pas. Mais notre ségrégationisme est plus diffus et plus vicieux que jamais.

Sans compter les propriétaires qui refusent de louer leur maison aux noirs ou aux juifs, nous pouvons aujourd'hui faire cette liste des ségrégationismes: les hôtels dans le nord refusent de louer leurs chambres à des juifs, des compagnies anglo-canadiennes refusent l'avancement normal à des canadiens-français, et des catholiques — dont plusieurs membres du gouvernement — refusent à des enfants la chance d'aller à l'école, sous prétexte qu'ils parlent français mais ne sont pas catholiques.

— What turmoil can we expect?

Si le gouvernement passait un bill contre la ségrégation reli-

gieuse et raciale il faudrait brûler plusieurs manuels scolaires de nos très chrétiennes écoles dont celui des frères maristes, 3ième année, dans lequel on décrit un boulanger juif qui brûle son fils indifféremment (1), avec ses pains...

Il faudrait que le Département de l'Instruction publique change son attitude qui est pour l'instant ségrégationniste; il faudrait que certains propriétaires de restaurants ou d'hôtels réapprennent la dignité. Du turmoil tout ça? Peut-être.

Mais refuser le turmoil serait une injustice, indigne d'un Premier Ministre et d'un nation qui s'affiche comme chrétienne.

De la possession tranquille à la crainte des bouleversements, monsieur Lesage fait montre d'une prudence qu'il croit avisée.

Il oublie, je le crains, que la charité est une vertu dangereuse.

Jacques GODBOUT

L'INSTANT VITAL

Dernièrement, les yeux braqués sur des tableaux de Riopelle, je tentais de déceler le message de cet artiste et c'est alors qu'un visiteur me fit remarquer que je perdais mon temps et lui son latin. C'est à peu près en ces termes-ci qu'il résuma sa pensée: le peintre hasarde des couleurs et c'est à nous de déchiffrer, d'imaginer alors qu'il n'y a justement rien à comprendre, rien digne de notre attention. Sans endosser cette assertion, me méfiant des jugements blanc sur noir qui ne laissent place à aucune nuance, aucune liberté, cette réflexion me laissa néanmoins songeur. Alors que l'artiste a rompu à tout jamais avec un académisme qui le liait coeur et poings, le limitait au seul sujet à toujours recommencer, alors qu'il a démesurément augmenté ses pouvoirs d'exécution, il ne faudrait pas lui reprocher de suivre cette voie difficile de la création. Mais sans lui reprocher son héroïsme, il nous est quand même permis de s'interroger sur le résultat, sur l'effet produit, sur la résonance de son oeuvre.

Le peintre peut-il compter uniquement sur les couleurs, le sculpteur sur les formes, le poète sur les mots, le romancier sur les

(1) Page 118.

faits bruts de conscience? Ne risquent-ils pas de tout miser leur génie sur la seule matière et par le fait même de vider le tableau de son contenu humain, de dévaloriser, de défigurer.

Peinture abstraite, accidentelle, automatique... Cinéma-vérité, musique spatiale, roman-poésie, oeil-stylo... Autant de moyens pour conquérir une beauté devenue indicible, inaccessible. Est-il question de découvrir la réalité sans son masque, de décrire le monde dans son mouvement initial, dans sa naissance, sans le morcellement psychologique, au point d'aboutir à cet oeuf de Arp? A ce compte-là, il n'y aurait plus rien à bâtir, à parachever mais seulement la satisfaction d'une matière brute sans la main de l'homme.

La main de l'homme porte bonheur, aide le temps à passer, invente contre l'érosion du temps, crée contre l'incertitude... La main de l'homme, c'est-à-dire la main de l'esprit, corrige, élève, donne un sens, une raison à l'espace, à la matière...

S'il n'y a pas cet instant vital, cette minute de vérité, ce point de rencontre, ce motif d'amour... le peintre nous éblouit toujours par l'éclosion des couleurs, par la violence des tons... mais sans gagner notre adhésion totale. Il y manque d'une présence essentielle. Le monde a peut-être plus besoin que jamais d'une raison d'être à l'heure des armes nucléaires, alors que nous nous empilons dans les villes à tant d'étages à tant de pieds cubes qui le plus souvent ne veulent rien dire.

Luc PERRIER

CHAMPIONS DU MONDE

La saison du hockey se termine. Culturellement on a tendance à sous-estimer l'importance de cet événement. Le sport mobilise à lui seul trois ou quatre chroniqueurs réguliers dans chacun de nos journaux. Pour ces vétérans de notre littérature la fin de saison signifie sans doute un énorme soupir de soulagement, et la possibilité enfin! de se délasser en passant du hockey au baseball et au football. Saluons. Les gars ont bien fait leur travail. Quantité et qualité, l'année a été bonne!

Seul point noir, dernièrement: l'insuccès notoire de l'équipe

canadienne aux championnats mondiaux amateurs. Face à cet affront, l'une des chroniqueurs du *Star* prend une position vigoureuse qui se résume à ceci: "C'est nous, les Canadiens, qui avons inventé le hockey. Donc, premièrement, c'est nous qui devrions gagner. Deuxièmement, s'il y a des gens qui doivent connaître la règle du jeu, c'est nous et pas les Suédois ou même les Tchécoslovaques. Bon. En particulier en ce qui concerne les rudesses c'est tout de même nous qui savons quand il y a rudesse ou simplement honnête passage à tabac dans les coins. Et parlant de rudesse, tous ces gens-là, en Tchécoslovaquie, en Pologne et autres districts, ils ont tout de même été bien contents de voir arriver les soldats canadiens durant la dernière guerre, et ils ne leur ont pas demandé à ce moment-là d'y aller moins rudement. Alors qu'ils nous prennent maintenant comme nous étions alors et comme nous sommes encore."

Il paraît qu'un nombre considérable de gens (surtout des gens "avec un accent slave") ont téléphoné au journal pour protester. Quelle drôle d'idée!... Alors qu'on était sur la voie d'une découverte sensationnelle!... Pourquoi s'être arrêté à mi-chemin?... Pourquoi, lors des prochains Jeux Olympiques ne pas envoyer nos joueurs de hockey vêtus des uniformes de la dernière guerre?... Hein?... Voilà qui ramènerait les autres nations au bon sens!... D'autre part notre armée a certainement des surplus à écouler et puisqu'il n'y a jamais assez d'argent pour le sport amateur, ce sera toujours autant d'économisé!

Pourquoi ne pas fabriquer aussi des rondelles creuses et les bourrer à la dynamite? Hein?... Et dès que les gens seront habitués, pourquoi ne pas remplacer simplement la rondelle par une grenade, hein?... Les Européens auront alors un mal de chien à trouver des gardiens de buts qui résisteront plus d'une fois ou deux. En parlant du gardien de but, au point où en est son équipement, pourquoi ne pas simplement lui donner un fusil-mitrailleur, hein?... Et pourquoi même ne pas l'enterrer suivant la technique classique de l'abri individuel, hein?... Les yeux seuls au-dessus du niveau de la glace?... Les yeux et le masque, bien entendu. (Le masque ne sera plus alors qu'une plaisanterie de collégien). Et parlant de casque pourquoi ne pas équiper nos arrières avec le casque à pointe des armées allemandes?... en plus de la baïonnette, bien entendu?

Oh dans le fond, oui, on se donne bien du mal pour créer

des termes, ou des règles du jeu nouvelles, alors que tout existe déjà. On remplace les deux lignes bleues par des "tranchées": l'espace intermédiaire devient le "no man's land"; la ligne rouge: "le front"; la machine à glace on la remplace par une "ambulance"; on met des brassards de la "Croix-Rouge" aux arbitres; "trois étoiles" à Béliveau: "cinq étoiles" à Toe Blake; et à la place des bâtons, des "détecteurs de mines". Quand au pilote de notre club on l'équipe avec un "Bomarc" individuel à ogive nucléaire. Et hop! Le championnat mondial c'est comme toute chose: il suffit de vraiment le vouloir.

Jacques BOBET

UN "SHOW" COCHON

Il vous souvient sans doute de ce policier qui, à l'époque où notre ville était "wide open but honest", avait comme critère de l'indécence: tout ce qui bouge. De cette façon une jolie fille, à condition d'être immobile, pouvait se permettre bien des choses...

...le spectacle auquel je pense en était un (aussi) qui ne bougeait pas. Mais il fut, de ce que le showbusiness a pu nous offrir à Montréal, le comble du spectacle indécent.

Or il a pris l'affiche, tranquillement, et des milliers de personnes et même des enfants s'y sont rendus.

Mais il y eût pire encore: c'était aussi un spectacle cruel.

Que penseriez-vous de marchands qui mettraient partout, dans toutes les vitrines, des jambons énormes alors que la population dans les rues mourrait de faim? Ce serait une forme raffinée de sadisme?

Eh bien! le spectacle dont je vous parle fut la plus grande manifestation de sadisme à laquelle nous aurions pu être invités.

Vous avez déjà deviné, je n'en doute pas, que je parle du "Salon du livre 1963".

Car voilà qu'en plein Montréal, les éditeurs ont déballé des milliers de livres français que vous n'aviez probablement jamais lus. Ils ont étalé sans vergogne des collections sensationnelles de livres de poche et de livres populaires que le *peuple* n'avait jamais vues. Ils ont fait le panorama (et pour ce le Palais du Commerce

était à peine assez grand) de tout ce qui manque dans trop de bibliothèques municipales auxquelles je suppose vous n'êtes pas abonnés (parce qu'elles sont trop moches, que la censure y est trop bête, et qu'il suffit d'y demander un livre pour qu'on vous dise qu'il est sorti.)

En somme vous avez été invités à venir reluquer, dans une atmosphère de printemps, des reliures et des éditions luxueuses, une littérature souvent défendue, des manuels beaucoup trop bons pour nos minables écoles et tout ce que les écrivains du monde entier vous permettent de lire, si vous avez de l'argent et vous parlez français.

Mais quand vous avez déambulé entre les kiosques, quand vous avez musardé entre les étalages, quand vous avez feuilleté cette bibliothèque idéale qu'était le Salon du livre français, quand vous avez vu ce qu'aucun d'entre nous n'aurait assez de dix vies pour tout lire, vous êtes-vous arrêtés un instant à penser à *ceux-là* qui nous ont privés, dans notre jeunesse, de livres?

Avez-vous consacré une deuxième minute aux responsables qui n'ont — aujourd'hui encore — rien fait pour que ça change et qui nous gardent bien en arrière de tout ce qui se fait, *même au Canada anglais?*

Ainsi à London, Ontario, capitale du Corn flake, la ville consacre \$4.35 par citoyen pour la bibliothèque municipale.

A Montréal, nous, on donne 38 cents.

A Toronto, dont nous nous moquons si souvent, la Cité verse \$3.23 par personne.

A Québec, le fief des traditions intellectuelles canadiennes françaises on verse 22 cents.

Je vous donne à deviner comment sont les bibliothèques dans les petites villes (50 cents et moins), dans les villages, dans les écoles et les séminaires du Québec.

Or à quoi peut donc bien servir de consacrer des millions à l'éducation, de faire travailler à plein temps les instituteurs et les enfants si le principal outil de l'instruction n'existe pas: LE LIVRE. Si, quand il existe, il est distribué avec une parcimonie usuraire, et qu'on fait tant attention à la morale que cela en devient immoral?

Non. La situation — comme on dit — est écoeurante, et nous n'avons plus le temps de nous consacrer à dénoncer les coupables.

Ce qu'il faut faire, même si cela signifie beaucoup d'argent et d'imagination, c'est mettre à la portée de chaque enfant et de chaque adulte plus de livres encore qu'il n'en pourrait lire.

Si cela signifie établir une Régie des livres qui aurait autant de débits que la Régie des alcools en a, il faut le faire.

Si cela signifie offrir à tous les citoyens de l'état du Québec les livres à prix coûtant ou moins, il faut passer par là; de jeunes Etats africains, plus pauvres que nous, le font.

Rattraper un retard intellectuel se paye très cher. Mais une fois l'avance acquise cela rapporte plus que tout l'argent investi.

Au "Salon du livre" vous avez vu le retard, vous avez pu mesurer tout ce dont nous avons été, et sommes aujourd'hui encore, privés.

Ce fut, je crois, le spectacle le plus cruel et le plus indécent de l'année...

Jacques GODBOUT